

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNEE 1936

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Paul VASSE

Né le 17 Février 1910, à AMIENS (Somme)

JULES ROMAINS ET LES MÉDECINS

ESSAI SUR LA GENÈSE

DE

“ KNOCK ”

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, professeur

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1936

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNEE 1936

THÈSE

No

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

{DIPLOME D'ÉTAT}

PRÉSENTÉE PAR

Paul VASSE

Né le 17 Février 1910, à AMIENS (Somme)

JULES ROMAINS ET LES MÉDECINS

ESSAI SUR LA GENÈSE

DE

“ KNOCK ”

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, professeur

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE MÉDECINE, 23

1936

I. — Professeurs

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	Robert DEBRÉ
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT
Pathologie médicale et générale	BAUDOUIN
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSE.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL.
Pathologie expérimentale et comparée	LAVASTINE
Hydrologie thérapeutique et climatologie	FIESSINGER.
Clinique médicale	Maur. VILLARET
	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
Hygiène et clinique de la première enfance	Marcel LABBÉ
Clinique des maladies des enfants	LEIREBOULLET
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	H. CLAUDE.
Clinique des maladies du système nerveux	GOUGEROT.
Clinique des maladies infectieuses	GULLAIN.
	LEMERRE
	CUNEO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
Clinique ophtalmologique	LENORMANT
Clinique urologique	TERRIEN.
	MARTON.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	COUVELAIRE
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	MOCQUOT
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
	HOVELACQUE
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.

II. Agrégés en exercice

MM.	MM.
BÉNARD Henri	GAYET
BERNARD Et...	GIROUD
BOULIN	HAGUENAU
BULLIARD	HALPHEN
CATHALA	HAZARD
CHEVALLIER ..	HUGUENIN
COGNON	JOANNON
FEY	LABBÉ Henri..
GALLIARD	LACOMME
GASTINEL	LANTUEJOUL..
DE GAUDART ..	LAROCHE Guy.
D'ALLAINES	Physiologie.
	Histologie.
	Pathologie médicale.
	Oto-rhino-laryngologie
	Pharmacologie.
	Anatomie pathologique
	Hygiène.
	Chimie biologique
	Obstétrique.
	Obstétrique.
	Pathologie médicale



MM	
LEMAIRE	Pathologie expérimentale.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
LEVY (M ^{re} J) ..	Pharmacologie.
LEVY-VALENSI.	Neurologie et Psychiatrie.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET.	Pathologie chirurgicale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
OBERLING	Anatomie pathologique.
PETIT-	
DUTAILLIS.	Pathologie chirurgicale

MM.	
PIEDELIEVRE .	Médecine légale
PORTES	Obstétrique.
RICHEL	Physiologie.
SANNIE	Chimie biologique.
SENEQUE	Pathologie chirurgicale
TROISIER	Pathologie expérimentale
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique
WILMOTH	Pathologie chirurgicale
BESANÇON (J.).	Hydrologie

III. -- Agrégés rappelés à l'exercice pour le service des examens

MM.	
ALGLAVE	Pathologie chirurgicale.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLEY-	
BERT	Physiologie.

MM.	
LEROUX	Anatomie pathologique
NEVEU-	
LEMAIRE ...	Parasitologie

IV. -- Agrégés chargés de cours de clinique annexe a titre permanent

MM.	
ABRAMI	} Clinique médicale
ALAJOUANINE.	
AUBERTIN	
BRULÉ	
CHABROL	
CHIRAY	
DONZELOT	
DUVOIR	
LIAN	
VALLÉRY-RADOT	
(Pasteur).	
SEZARY	

MM	
BASSET	} Clinique chirurgicale
BROCC	
CADENAT	
GATELLIER	
HEITZ-BOYER .	
MOURE	
QUENU	
SCHWARTZ	
VELTER	
ECALLE	
GUENIOT	} Clinique obstétricale
LE LORIER	
LEVY-SOLAL ...	
METZGER	

V. -- Chargés de cours

MM.	
RUPPE.....	Stomatologie
CHAILLEY-BERT, agrégé.	Education physique
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MON PERE ET A MA MERE

A MA FIANCEE

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MES CAMARADES D'INTERNAT

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

*Professeur à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin de l'Hôpital de la Pitié*

Qui nous a fait l'honneur de bien
vouloir accepter la présidence de notre thèse.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR HAUTEFEUILLE

Médecin des Hôpitaux
Directeur de l'Ecole de Médecine d'Amiens

Témoignage de profonde gratitude.

A MONSIEUR LE DOCTEUR CARAVEN

Médecin des Hôpitaux

Hommage respectueux.

A MES MAÎTRES DES HÔPITAUX DE PARIS

DOCTEURS GUILLAIN
GOUGEROT
BRINDEAU
LOUIS RAMOND
H. BENARD

A MES MAÎTRES DES HÔPITAUX D'AMIENS

DOCTEURS PARIS
FILACHET
LIENARD
GIRARD
LOYGUE
BALESDENS
POULAIN
DE BUTLER

A MESSIEURS LES PROFESSEURS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
ET PHARMACIE D'AMIENS

Les assurant de nos plus vifs sentiments de gratitude pour le précieux enseignement qu'il nous ont donné.

JULES ROMAINS ET LES MÉDECINS
ESSAI SUR LA GENESE
DE
“ KNOCK ”

INTRODUCTION

KNOCK... Qui ne connaît ce portrait d'un médecin moderne digne successeur de ceux de MOLIERE ?

Il serait certes intéressant d'insérer le personnage du « Triomphe de la médecine » dans l'innombrable fresque composée de tous les médecins qui ont été portés à la scène ou encore de tous ceux que l'imagination des romanciers a créé pour nous.

Une telle étude ne manquerait certes pas d'intérêt mais ce n'est pas elle qu'on a voulu tenter ici.

Notre dessein a été de voir quelle est la mentalité véritable du successeur du Docteur Parpalaid. Nous nous sommes demandé s'il était un véritable charlatan rançonnant sans merci la population de Saint-Maurice, ou si au contraire sa figure ne prenait pas une toute autre ampleur, une toute autre signification.

Il nous l'a semblé. Il nous est apparu que la célèbre comédie de Jules ROMAINS est plus que l'amusante

peinture d'un « médecin marron », et nous croyons qu'il faut voir en elle une véritable satire.

KNOCK nous semble être, pour ROMAINS, le portrait du médecin moderne. Nous croyons le nouveau médecin de Saint-Maurice à peu près sincère quand il effraye ses malades en leur révélant les terribles maladies, dont ils sont, sans le savoir, atteints. Ne voyons-nous pas KNOCK succomber à la besogne qui ne lui laisse plus aucun instant de répit ?

De cet angle, il semble bien que la comédie de ROMAINS soit plus la satire d'une doctrine que celle d'un homme. Il semble bien qu'on ait voulu ridiculiser les médecins et non pas un médecin.

Mais pourquoi cette moquerie ? Telle est la question que nous nous sommes posée. Cet essai voudrait tenter d'apporter une solution à ce problème.

En étudiant la biographie de Jules ROMAINS, nous avons remarqué que peu de temps avant de porter à la scène son personnage, ROMAINS (de son vrai nom FARIGOULE) s'était rencontré en Sorbonne avec d'authentiques médecins, à propos d'une découverte de notre auteur, découverte à laquelle il avait donné le nom de vision paroptique.

La vision paroptique ayant alors paru très contestable, ROMAINS en ressentit une vive amertume (amertume qui se manifeste encore dans des écrits récents).

Est-ce cette déception qui dans une certaine mesure explique Knock ? Nous nous le sommes demandé.

Nous avons de bonnes raisons pour répondre par

l'affirmative, si nous en croyons Jules ROMAINS lui-même.

Il nous écrivait en effet, en réponse à une lettre où nous lui demandions quel était son sentiment sur le sujet qui nous préoccupe, il nous écrivait ceci :

« Il ne m'est pas très facile de vous dire, ne le sachant pas moi-même, dans quelle mesure les réflexions que m'ont procurées mes contacts avec différents membres du corps médical, à l'occasion de mes travaux sur la vision paroptique, m'ont incité à écrire KNOCK, *mais je crois que votre idée correspond à une intuition assez subtile...*

Les considérations qui précèdent nous ont dicté le plan de ce petit travail.

Dans un premier chapitre nous essaierons de dégager les idées maîtresses de KNOCK, nous verrons quelle est sa véritable figure. Puis après avoir dit brièvement ce qu'est la vision paroptique, nous serons en mesure de juger le conflit en Sorbonne, et de voir s'il y a lieu d'en appeler au verdict de 1920. Nous insisterons un peu sur ce conflit, qui est, on l'a vu à l'origine de KNOCK.

Et puis... et puis, il ne nous restera plus qu'à conclure.

EN LISANT KNOCK

Du premier acte de KNOCK peu de choses sont à noter. Nous y voyons cependant la différence foncière qui sépare le Docteur Parpalaid de son successeur. Quoiqu'il en dise, celui-là n'a pas fait fortune à Saint-Maurice, car parmi les avantages qu'il énumère, il cite ce fait qu'il n'y a « aucune occasion de dépense, pas une seule distraction coûteuse ». D'ailleurs la clientèle est rare, car « les gens n'auraient jamais l'idée d'aller chercher le médecin pour un rhumatisme ; quant aux pleurésies ou aux pneumonies, tous les nouveau-nés chétifs meurent dans les six premiers mois sans que le médecin ait à intervenir, bien entendu. Quant à ceux qui survivent, ce sont des gaillards durs à cuire ». Restent bien « les cardiaques et les apoplectiques. Ils ne s'en doutent pas une seconde et meurent foudroyés vers la cinquantaine. Il ne reste même pas la grippe banale qui ne les inquiète en aucune façon et qu'ils accueillent avec faveur parce qu'ils prétendent qu'elle fait sortir les humeurs viciées ».

Au Docteur Parpalaid qui paraît moins se soucier du rapport pécunier que peut fournir le traitement d'une maladie, que de l'intérêt scientifique que son

étude pourrait présenter (Les nombreux rhumatisants de la clientèle sont d'un grand intérêt pour qui voudrait étudier le rhumatisme.) s'oppose Knock qui lui pense à l'intérêt tout court.

Au cours du troisième acte, au contraire, nous verrons Knock se désintéresser de l'argent dès lors qu'il en gagne beaucoup. Il ne pensera plus qu'à l'intérêt de la Médecine, à laquelle tous, et même lui, doivent sacrifier.

Un moment déçu par le « caractère mythique » de la clientèle qu'on lui a vendue pour quelques billets de mille francs, KNOCK remarque bientôt que le problème ne fait que changer d'aspect. Il s'en réjouit même car partant de zéro l'expérience qu'il va tenter n'en sera que plus intéressante.

A mesure que nous allons, nous faisons connaissance avec notre héros. Nous apprenons qu'il a passé sa thèse sur ce sujet : « Les prétendus états de santé ». Nous savons qu'il a exercé la médecine sur un bateau ou l'on demandait un médecin, sans que le titre de docteur soit exigé.

La figure de Knock nous apparaît ainsi sous l'un de ses aspects : c'est un aventurier. Il a exercé la médecine avec pour seul bagage scientifique l'étude des annonces des spécialités pharmaceutiques des quatre pages de journaux.

Mais ce n'est pas là le seul trait de cette figure. Sur son bateau, Knock donne ses soins à tout le monde, le navire continuant à marcher, car « il n'y a qu'un petit roulement à établir ».

Dès cette époque de sa vie, Knock réussit donc à créer cet unanime cher à Jules ROMAINS, et dont nous aurons à reparler par la suite. Notons que Knock prodigue ses soins à tous pour le seul plaisir, par besoin d'activité, sans se préoccuper de la question pécunière, car il semble bien que la question des honoraires ait été réglée sans tenir compte du nombre éventuel des malades.

D'ailleurs KNOCK se soucie peu de devenir millionnaire, ce qu'il aurait pu faire en continuant son négoce des arachides, car cette profession « suait l'ennui ». Il vient à la médecine, car « il n' y a de vrai qu'elle avec peut-être aussi la politique, la finance et le sacerdoce. »

Il s'inquiète des obstacles qui pourraient exister : « opium, cocaïne, messes noires, sodomie, convictions politiques » et constate avec satisfaction que l'âge médical peut commencer ». Il éprouve une « hâte incroyable d'être à Saint-Maurice. »

Le premier acte de Knock nous laisse donc une double impression. Nous avons certes fait connaissance avec un homme qui veut se créer une situation matérielle plus enviable que celle de son prédécesseur, mais aussi il nous semble que celui que l'on pourrait prendre pour un vulgaire arriviste est pénétré de la véracité de ses doctrines plus que ne l'est un charlatan véritable.

De ces doctrines nous n'avons eu qu'un aperçu. Le second acte va nous dire quelles elles sont.

L'acte second s'ouvre par la scène du tambour, où

nous voyons Knock proposer à la population de Saint-Maurice des consultations gratuites à seule fin « d'enrayer le progrès inquiétant des maladies dans nos régions autrefois si salubres ».

Tout au long de cet acte le successeur du Docteur Parpalaïd va employer avec un égal succès, le même procédé qui consiste à persuader aux gens bien portants qu'ils sont malades. Successivement, le tambour, la dame en violet, la dame en noir, et les deux gars deviennent persuadés de la gravité de leur état, eux qui étaient venus consulter uniquement par jeu et par l'attrait de la gratuité de la consultation.

A l'instituteur Bernard, Knock montre quel rôle il aura à jouer dans le dépistage des maladies. Grâce à des conférences avec projections en couleurs, les habitants de Saint-Maurice sauront à quoi s'en tenir sur les périls de la maladie. Ils sauront les dangers « que courent leur organisme, les formes insoupçonnées que peut prendre la fièvre typhoïde, les véhicules innombrables qui peuvent l'amener. » Ils sauront « qu'elle peut rester des semaines et des mois sans se trahir », ils connaîtront « les accidents mortels qu'elle entraîne à sa suite, les complications redoutables qu'elle charrie. »

C'est toujours à l'instituteur Bernard que Knock révèle ses idées maitresses ; écoutons-les :

« Pour ceux que ma première conférence aurait laissés froids, j'en tiens une autre dont le titre n'a l'air de rien : les porteurs de germes. Il y est démontré, clair comme le jour, à l'aide de cas observés, qu'on

peut se promener avec une figure ronde, une langue rose, un excellent appétit et recéler dans tous les replis de son corps des trillions de bacilles de la dernière virulence, capables d'infecter un département. Je serais heureux de connaître quelqu'un qui serait d'humeur à batifoler au sortir de cette deuxième conférence.

Que l'on excuse ces longues citations. Elles n'ont pour but que de montrer quelles sont les idées exprimées par Knock. Nous verrons plus loin qu'elles paraissent bien correspondre à des convictions intimes.

Au pharmacien, Knock confesse qu'il en arrive à se demander si son prédécesseur croyait en la médecine. Il continue le développement de ses idées sur la maladie et sur les soi-disant états de santé... : « Tomber malade, vieille notion qui ne tient plus devant les données de la science actuelle. La santé n'est qu'un mot qu'il n'y aurait aucun inconvénient à rayer du vocabulaire. Pour ma part, je ne connais que des gens plus ou moins atteints de maladies plus ou moins nombreuses à évolution plus ou moins rapide... Naturellement, ils ne demandent qu'à vous croire si vous allez leur dire qu'ils sont en bonne santé. Mais vous les trompez. Votre seule excuse, c'est que vous avez trop de malades pour en prendre de nouveaux. »

A ses consultants, Knock pose une question primordiale : sous une forme voilée, il s'enquiert de leurs revenus, car « il n'est pas raisonnable d'imposer un traitement suivi au-dessous de 12.000 francs de revenus. »

On le voit, Knock ne délaisse pas les questions financières, mais pour lui l'argent a moins d'importance qu'il ne pourrait paraître. Ne pouvait-il faire fortune depuis longtemps dans le négoce des arachides ? et au cours du troisième acte, nous verrons l'hôtesse nous dire que Knock soigne les indigents gratuitement.

Tout de même la question financière ne laisse pas notre héros indifférent car il déclare à la dame en violet, dont il s'est assuré que les cinquante mille francs mis dans les charbonnages, ne représentent pas plus du dixième de l'avoir total, il déclare donc que des visites quotidiennes seront nécessaires et cela plusieurs années durant.

L'acte troisième est assurément le plus intéressant pour l'étude que nous avons entreprise. Nous y voyons le petit hôtel de Saint-Maurice transformé en clinique, où il ne reste plus une place de libre. Nous apprenons quels sont les clients de cet hôtel transformé. Au début ce furent des gens de passage : « Ils entendaient parler du Docteur Knock et allaient le consulter. Evidemment sans bien se rendre compte de leur état, ils avaient quand même le pressentiment de quelque chose, mais si leur bonne chance ne les avait pas conduits à Saint-Maurice, plus d'un serait mort à l'heure actuelle. Comme ils ne se doutaient de rien, ils auraient continué à boire, à manger, à faire cent imprudences. »

Quand à Knock, « il mène une vie de forçat... dès qu'il est levé ; c'est pour courir à ses visites. A dix heures il passe à l'hôtel... plus d'une fois il lui arrive de ne manger qu'un sandwich. »

Au sujet de son désintéressement, nous apprenons qu'on le voit « traverser tout le canton, dépenser dix francs d'essence pour aller devant la cahute d'une pauvre vieille qui n'a pas même un fromage de chèvre à lui donner.

Knock se charge bientôt de nous donner des précisions sur sa réussite. De zéro, le chiffre des malades en traitement est passé en trois mois à 245. Nous le voyons faire choix, selon les revenus de son client, de quatre traitements différents qui vont d'une à quatre visites par semaine.

Mais il nous faut citer un fragment de la scène VI qui nous paraît significative à plus d'un titre.

« PARPALAID. — Si je possédais votre méthode, si je l'avais bien en mains comme vous..., s'il ne me restait qu'à la pratiquer, est-ce que je n'éprouverai pas un scrupule ? Répondez-moi. Vous allez dire que je tombe dans le rigorisme, que je coupe les cheveux en quatre, mais est-ce que dans votre méthode l'intérêt du malade n'est pas subordonné à l'intérêt du médecin ?

KNOCK. — Vous oubliez, Docteur Parpalaid, qu'il y a un intérêt supérieur à ces deux-là, celui de la médecine. C'est le seul qui me préoccupe. »

...A partir de ce moment, et jusqu'à la fin de l'acte, l'éclairage prend peu à peu les caractères de la lumière médicale, qui est, comme on le sait, plus riche en rayons verts et violets, que la simple lumière terrestre.

KNOCK. — Vous me donnez un canton peuplé de quelques milliers d'individus neutres indéterminés.

Mon rôle, c'est de les amener à la lumière médicale. Je les mets au lit, et je regarde ce qui va pouvoir en sortir : un tuberculeux, un névropathe, un artérioscléreux, ce qu'on voudra mais quelqu'un bon Dieu, quelqu'un. Rien ne m'agace comme cet être mi chair, mi-poisson que l'on appelle un homme bien portant.

La vérité, c'est que nous manquons tous d'audace, que personne, pas même moi, n'osera aller jusqu'à mettre au lit toute une population pour voir..., pour voir. Mais soit ! Je vous accorde qu'il faut des gens bien portants, ne fut-ce que pour soigner les autres et pour former à l'arrière des malades en activité, une espèce de réserve. Ce que je n'aime pas, c'est que la santé prenne des airs de provocation, car alors vous avouerez que c'est excessif. »

La longue citation que nous avons faite montre bien quel est le véritable esprit de Knock. Pour lui, la médecine doit s'écrire avec un M majuscule, elle est un Dieu à qui tous doivent sacrifier. Quand aux autres activités, pour intéressantes qu'elles soient en elles-mêmes, tant pis si la Médecine les gêne !

Il faudrait encore citer ce passage où Knock en décrivant le rôle qui est le sien, devient lyrique. Il contemple le canton de Saint-Maurice et s'écrie : « La première fois que je me suis planté ici, au lendemain de mon arrivée, je n'étais pas trop fier, je sentais que ma présence ne pesait pas lourd. Ce vaste territoire se passait insolemment de moi et de mes pareils.

Mais maintenant, j'ai autant d'aise à me trouver ici, qu'à son clavier l'organiste des grandes orgues.

Dans deux cent cinquante de ces maisons, il y a deux cent cinquante chambres où quelqu'un confesse la médecine, deux cent cinquante lits où un corps étendu témoigne que la vie a un sens et grâce à moi un sens médical.

La nuit c'est encore plus beau, car il y a les lumières, et presque toutes les lumières sont à moi. Les non-malades dorment dans les ténèbres. Ils sont supprimés. Mais les malades ont gardé leur veilleuse ou leur lampe. Le canton fait place à une sorte de firmament dont je suis le créateur perpétuel. »

Mais une nouvelle fausse est propagée : Knock doit partir de Saint-Maurice pour permettre le retour du Docteur Plainpalaid. Tous sont effrayés : que pourront-ils faire sans médecin en face d'une épidémie mondiale ? Maintenant ils l'attendent de pied ferme, cette épidémie, dans une population où tous les gens chétifs sont déjà au lit.

Grâce à Dieu, la nouvelle était fausse. Parpalaid restera bien à Saint-Maurice mais comme malade et non comme médecin.

Tous sont donc pris dans l'engrenage, tous sacrifient au Dieu médecine. Knock, lui-même, n'échappe pas à cette règle, ne confie-t-il pas : « Dès que je suis en présence de quelqu'un, je ne puis empêcher qu'un diagnostic s'ébauche en moi ; même si c'est parfaitement inutile et hors de propos. A ce point que depuis quelque temps j'évite de me regarder dans la glace. »

EN MEDITANT SUR KNOCK

Ainsi tout le village apparaît-il comme une seule et même personne avec des pensées identiques, des craintes et des espoirs communs. Knock est arrivé à réaliser cet unanime dont on sait que Jules ROMAINS est le peintre.

Le livre fermé, voyons quelle est la véritable figure du nouveau médecin de Saint-Maurice.

A coup sûr, sa réussite nous apparaît singulière. Il est vrai que pour rendre plus vraisemblable l'influence de son héros, Jules ROMAINS, a eu soin de ne pas le faire vivre dans une grande ville. Tout comme pour la patronne de la « Scintillante », perdu à Paris, il lui aurait fallu pour réussir une part de chance beaucoup plus grande.

Quoiqu'il en soit cette réussite n'en apparaît pas moins étonnante. Les clients du successeur du Docteur Parpalaid lui obéissent docilement, en toutes circonstances, il semble qu'ils soient sous le charme, qu'ils aient subi l'influence d'un magnétisme.

Dans la vie réelle en serait-il ainsi ?

Il est à craindre que si un médecin s'avisait de dire à une cliente : « Vous vous coucherez en arrivant. » Une chambre où vous serez seule, autant que pos

« sible. Faites fermer les volets et les rideaux, pour
« que la lumière ne vous gêne pas, défendez qu'on
« vous parle. *Aucune alimentation solide pendant une*
« *semaine*. Un verre d'eau de Vichy toutes les deux
« heures, et à la rigueur une moitié de biscuit dans un
« doigt de lait. Mais j'aimerais autant que vous vous
« passiez de biscuit. A la fin de la semaine, vous
« verrez comment vous vous sentez. Si vous êtes gail-
« larde et si vos forces sont revenues... je serais le
« premier à vous rassurer. Si, au contraire, vous
« éprouvez des lourdeurs, une certaine paresse à vous
« lever, l'hésitation ne sera plus permise... » Une clien-
te à qui on tiendrait un tel langage, se dirait : mais ce
médecin est fou, il ne voit donc pas que sans manger,
je ne puis récupérer mes forces.

Dans la comédie de Jules ROMAINS, rien de sembla-
ble, tous s'inclinent dociles, subjugués, magnétisés,
comme l'est le lion dans « Sur les quais de la Villette. »

C'est que, si l'on veut mieux comprendre Knock, il
faut le replacer au milieu des autres œuvres de Jules
ROMAINS.

Il faut en particulier connaître quelle importance a
joué l'Unanimité dans l'œuvre de l'auteur de « Mort
de Quelqu'un ». L'histoire littéraire ne saurait trouver
place dans un travail tel que celui-ci, nous conseille-
rons donc à ceux qui voudraient se renseigner plus
amplement sur cet important mouvement que fut
l'Unanimité aux environs de 1900, nous conseillerons
donc la lecture du livre de CUISINIER : « Jules Romains
et l'Unanimité ».

Disons seulement brièvement ce que fut l'Unanimité.

Autant qu'un sentiment de l'univers aussi complexe, puisse se définir en quelques lignes, disons que l'Unanimité est la création d'un état d'esprit commun, chez des êtres très différents, à l'occasion d'un événement extérieur, ou encore par l'action d'un homme ou d'une idée.

Dans « Mort de Quelqu'un », nous voyons le décès d'un homme rassembler autour de lui des voisins, ses parents, un état d'esprit commun est créé chez eux, ils communient en quelque sorte autour de ce mort qui les rassemble pour un moment, et qui les tire de leur pluralité primitive.

Mais, plus souvent qu'un événement extérieur, c'est la volonté d'un homme qui réalise cet unanimité.

Dans le « Bourg régénéré », nous voyons un jeune employé des postes inscrire un jour, par jeu, une formule révolutionnaire sur un urinoir. Tous les habitants viennent tour à tour prendre connaissance de l'inscription. Elle chemine dans les esprits, et peu à peu, on sent dans les milieux les plus divers qu'il y a quelque chose à faire, un cercle d'études républicaines se fonde, le conseil municipal délibère et agit. Des usines, des maisons ouvrières se construisent, un quartier populaire s'allonge et rejoint la gare, le bourg respire maintenant, le travail, l'activité moderne l'animent, il est régénéré.

Les « Copains » eux aussi à l'aide de leurs farces transforment ceux qui les entourent.

Dans « Donogoo-Tonka », nous voyons une ville naître simplement parce que l'idée de son existence a été émise.

Si nous avons cité tous ces exemples, c'est parce que nous avons voulu montrer que la réussite de Knock n'est pas une chose isolée dans l'œuvre de Jules ROMAINS, l'idée-force n'est pas un vain mot pour l'auteur des « Hommes de Bonne Volonté ».

Cette idée force pourra d'ailleurs se manifester sous une forme matérielle. Dans : « Quand le Navire... », ne voyons-nous pas Lucienne apparaître à son amant, loin d'elle sur la mer et son fantôme laisser sur la couchette son empreinte visible.

Les problèmes de ce genre ont toujours tenté ROMAINS. Dans « Sur le Vin blanc de la Villette », nous voyons le héros, par la seule force de la concentration de sa pensée, forcer un voyageur, dans un autobus à changer de place, et imposer au conducteur un itinéraire nouveau.

Ainsi donc la réussite de Knock n'apparaît pas surprenante si l'on voit en lui une sorte de mage à la volonté toute puissante.

Mais ce n'est pas là le seul aspect de l'occulte qui ait préoccupé Jules ROMAINS.

Il nous apparaît que l'Unanimisme bien plus que la notion d'une âme collective est la possibilité de l'identification d'un être avec un autre être, la fusion avec lui.

De cet angle, l'unanisme se différencie nettement des conceptions de DURKEIM.

Les analogies d'une telle prise de connaissance avec les sensations ressenties par les « Médiums » apparaissent évidentes. Le mot de : Communion est à chaque instant sur les lèvres des héros de ROMAINS, ils éprouvent cette vibration de la réalité dont parlait RICHET.

Nul doute que la « Vision paroptique », ne soit à intégrer dans l'unanimisme, nous le montrerons d'ailleurs plus loin.

Mais Knock est avant tout une pièce comique. L'espèce d'analyse littéraire que nous venons de faire, le lecteur, ni le spectateur ne la font point. Ils ne voient dans le « Triomphe de la Médecine » que la raillerie d'un médecin, et plus généralement de la médecine.

Essayons donc un peu d'analyser les sentiments qui nous animent au cours de la représentation de Knock.

Au lever du rideau l'impression que nous avons sur le personnage était un peu que nous nous trouvions en face d'un charlatan dont l'unique souci était de rançonner sans merci la population de Saint-Maurice. A mesure que notre connaissance s'est un peu approfondie, Knock nous est apparu comme une sorte d'illuminé pour qui la médecine était un Dieu, au Dieu jaloux auquel tous, et même lui, devaient sacrifier.

Faut-il voir dans « Le Triomphe de la Médecine » une satire amère de certaines théories médicales ? La réponse n'est pas aisée. Il y a tellement du farceur dans l'auteur des « Copains », et on peut se demander si Knock n'est pas une plaisanterie sans conséquence. Mais nous croyons qu'il faut voir dans Knock

plus qu'une bouffonnerie et que le ton lyrique du dernier acte nous confirme bien dans cette impression. L'intention satirique de l'auteur apparaît évidente.

Dans Donogoo-Tonka, ROMAINS s'était moqué des savants pour qui les créations de leur imagination deviennent des réalités. Nous y voyons le géographe Le Trouhadec, décrire minutieusement un pays qui n'a jamais existé que dans son imagination. Mais le miracle se produit : la ville imaginaire devient une réalité et nous voyons Le Trouhadec déclarer : « Qu'a une forme de vérité théorique abstraite, il fallait préférer une vérité vivante, la science créatrice de vérité ». Il faut imposer aux habitants de Donogoo la religion de *l'erreur scientifique*, cette déité serait figurée par une statue colossale représentant une femme robuste entourée de plusieurs enfants. » Ainsi apparaît une satire des savants et au delà d'eux, de la science incapable d'atteindre la vérité.

D'aucuns ont vu dans Le Trouhadec une riposte de ROMAINS après ses mécomptes en Sorbonne (voir Cuisenier), nous pensons que Knock est beaucoup plus directement cette riposte les essais de vision paroptique ayant été contrôlés par des biologistes et non par des géographes.

Dans Knock, nous voyons à quelles exagérations peut conduire la mise en pratique d'une façon inintelligente, d'une vérité incontestable, celle des maladies inapparentes. Bien sûr, ainsi que la géniale Nicolle l'a montré, nous sommes tous, nous les bien portants, des malades, ce mot étant pris dans un sens

très large, mais notre organisme résiste et en réalité la vie, cette lutte de tous les instants contre la mort, triomphe.

Ce n'est pas une raison parce que nous hébergeons peut-être quelque part dans notre organisme un germe typhique, pour que nous mettions cet organisme en état de moindre résistance et pour que nous cherchions à ce : « qu'il sorte quelque chose de nous malheureux êtres ni chair ni poisson qu'on nomme bien portants. »

Mais il serait ridicule de discuter longuement sur ce sujet. Le personnage de Knock n'est comique que parce que, tout justement, il tire d'une notion exacte, des conséquences fausses, et cela avec un rigorisme, une absence d'adaptation, pour tout dire quelque chose de mécanique, qui pour BERGSON serait à la source du rire.

A la scène d'ailleurs, cette impression est encore renforcée par le jeu de Louis JOUVET, intelligent pantin mécanique.

Mais ne nous y trompons pas, le rire rejaillit sur la théorie et l'on ne pense pas à l'application fausse qui en est faite. Le public y trouve son compte, lui qui aime tant à se moquer de la médecine et des médecins. Il obéit en cela à une tendance que nous avons tous et qui est de tourner en ridicule ceux de qui nous dépendons, ceux qui ont quelque pouvoir sur nous. Notre nature est terriblement indépendante, nous aimerions tant pouvoir nous passer du prêtre, du

soldat, du médecin. Au Guignol, Lafleur qui rosse le gendarme est toujours assuré du plus franc succès.

Le rire est comme une sorte de réaction de défense contre ceux qui représentent pour nous une entrave à l'exécution de nos besoins d'indépendance anarchique. Nous subissons « l'ordonnance » du médecin parce que nous ne pouvons pas faire autrement, mais aussitôt guéri, nous rions de ce personnage dominateur.

Une autre source du comique de Knock vient de ce que nous nous moquons de ces pauvres habitants de Saint-Maurice si naïfs de croire leur nouveau médecin. Cet empressement à se croire malade nous apparaît hautement risible. Nous aussi nous avons, dans le secret de notre cœur, l'effroyable crainte de la maladie. Nous nous identifions un peu avec ces personnages qui défilent sur la scène lors de la consultation gratuite... Et voilà que l'on nous découvre des maladies terribles. Mais non, ce n'est pas vrai. Nous nous refuserons à croire à ces diagnostics, nous nous rions d'eux comme on se rit d'un danger, nous ne voulons pas prendre la chose au sérieux.

Et puis quoi, cette prétention de la Médecine qui veut s'ériger en Dieu, nous apparaît comme hautement comique. Nous éprouvons à nous moquer d'elle une sorte de plaisir sadique, un peu celui du blasphémateur qui, dans son orgueil, reconnaît un Dieu, mais rage un peu de s'humilier devant sa puissance souveraine.

Ainsi donc Knock est plus qu'une amusante comé-

die, cette pièce nous apparaît comme une raillerie de notre maître le Dieu-Médecine.

Mais on se moque d'autant plus volontiers d'un Dieu que celui-ci est resté sourd aux supplications qu'on lui adresse.

MOLIÈRE malade se moquait des médecins qui n'avaient pu le guérir, pourquoi donc ROMAINS se montre-t-il dans Knock son digne successeur en sarcasmes ?

On l'a vu, Jules ROMAINS a demandé au Dieu en 1920 de bien vouloir reconnaître une création de son esprit : la vision paroptique.

Nous croyons que du dédain du Dieu-Médecine, est resté dans le cœur de ROMAINS, un ressentiment profond dont on trouve l'expression dans Knock.

Bien sûr, il n'est pas question dans « Le Triomphe de la Médecine » de vision paroptique, ni de rien d'analogue. Le sujet ne pouvait être porté à la scène, et le public aurait bâillé à l'audition d'une pièce où le conflit en Sorbonne aurait été retracé. Non, il fallait ridiculiser la médecine et cela suffisait. La vision paroptique serait vengée !

Il nous faut donc maintenant dire ce qu'est la vision paroptique pour mieux comprendre le conflit de 1920 et pour voir s'il y aurait lieu de réviser le procès d'alors.

JULES ROMAINS

ET LA VISION PAROPTIQUE

On a vu au cours du chapitre précédent quel rôle jouait dans l'œuvre de l'auteur de Knock, la prise de connaissance immédiate du réel.

L'unanime a la sensation d'être mis en contact immédiat avec la réalité. La vision paroptique est un essai d'explication du mécanisme de cette prise de connaissance.

Nous nous servirons de l'ouvrage de Louis Fari-goule (Jules ROMAINS) : « La Vision Paroptique » comme d'un guide pour nous dire ce qu'est la vision sans les yeux, aux dires de son auteur. Nous verrons ensuite si l'on peut admettre ce phénomène extraordinaire ; nous serons ainsi préparés à mieux comprendre le jugement en Sorbonne.

ROMAINS croit pouvoir affirmer, à la suite du professeur RUFFINI, combien est grand le désaccord des connaissances que nous avons sur la morphologie et sur la physiologie de la peau. Ce n'est pas parce que la peau est un organe tactile que nécessairement (dit notre auteur), tous les organes que l'on y rencontre ont une fonction tactile.

Pour ROMAINS, les ménisques de Ranvier, à qui on

attribue un rôle dans la perception du frôlement, auraient une autre fonction : celle de voir. Il se peut d'ailleurs que les deux fonctions tactile et visuelle co-existent simultanément, un même organe pouvant avoir plusieurs rôles physiologiques.

Nous ne nous attarderons pas à dire sur quels arguments ROMAINS se base pour défendre sa théorie ocellaire (les « Ocelles » ne sont autre chose que les corpuscules de Ranvier). Notre auteur voit dans ces organites une rétine, un cristallin (parce que le noyau est très réfringent !). Nous verrons plus loin combien, physiologiquement, nous paraît insoutenable la notion d'une vision par les ocelles.

Suivant l'auteur de Knock, le fait, noté depuis longtemps, que certains sujets peuvent se diriger sans le secours apparent des yeux, mérite une étude plus approfondie que celles faites jusqu'à maintenant. Ce n'est pas en effet raisonnable que de conclure soit que ce phénomène n'existe pas, soit encore de dire qu'il relève du pathologique.

Il y aurait lieu, pour notre auteur, de chercher si cette vision n'est pas le fait, non pas d'un double ou d'une « atmosphère fluidique » ce qui n'explique rien, mais bien celui des ocelles.

Mais tout de suite, une objection se pose : comment diantre ne s'en était-on pas aperçu depuis qu'il y a des hommes... et qui ne voient pas ?

Sans doute on peut parler des progrès de la science, dire qu'il est maintenant possible de voir un visage distant de milliers de kilomètres ; d'entendre une

voix qui parle au delà des mers. Toutefois, il ne faudrait pas se faire illusion, de tels prodiges ne sont pas devenus possibles par une extension soudaine des pouvoirs de la vision ou de l'ouïe.

Non.. (que l'on pardonne cette expression), on a inventé des « trucs ». Ces trucs permettent de transmettre des images lointaines, ou encore des sons venant des antipodes, mais les pouvoirs physiologiques de l'homme sont restés identiques. Pas plutôt que jadis nous ne pouvons voir une cellule, on a seulement trouvé l'appareil qui permet de la rendre visible.

Ainsi, si l'on nous parle de l'extension de nos fonctions physiologiques, sans avoir recours à aucun appareil, sommes-nous un peu septiques...

Comment Jules ROMAINS parvient-il à résoudre cette objection ? C'est que, pour lui, nous ne vivons, ainsi que le disait William JAMES, qu'à la surface de notre être. Nous avons bien d'autres sensations que nos sensations conscientes, le tout est de les tirer de l'obscurité où elles demeurent, de les rendre conscientes.

Pour cela les anciens magnétiseurs avaient réalisé ce qu'ils appelaient le sommeil somnambulique, ROMAINS lui, croit nécessaire de devoir parler de « régimes de conscience » et de décrire l'un d'entre eux auquel il donne le nom d'état delta.

Il est impossible de connaître les raisons qui ont fait rejeter l'ancien mot de somnambulisme, pour adopter celui d'état delta, car ces deux états paraissent absolument identiques.

ROMAINS convient d'ailleurs lui-même de la chose

quand il écrit : « Beaucoup de phénomènes traditionnellement classés sous la rubrique somnambulisme appartiennent à l'état delta. » Quant aux différences séparant les deux, il n'en parle pas.

Notre auteur pose en principe que le changement de régime est une chose possible chez tous, avec plus ou moins de facilité. La vision paroptique doit donc être possible chez tous. Il suffit simplement, le sujet étant en somnambulisme de l'amener à se rendre compte d'une sensation qu'il ne remarquait pas.

Désirant mettre sa théorie à l'épreuve de l'expérience, l'auteur de Knock expérimente avec un sujet ne se distinguant du commun des mortels que par la facilité plus grande avec laquelle il pouvait se mettre en état delta.

Et le miracle se produit. Le sujet lit un titre d'article composé de lettres de 5 mm. sur 1 mm. d'épaisseur de trait, mais chose remarquable, nous citons ROMAINS : « ...Il redoubla d'efforts, et au bout de quelques instants prononça *non pas les mots eux-mêmes*, mais un équivalent rigoureusement exact. » Il y a là une chose analogue à ce qui se passe dans les expériences des « lecture de pensée » ou encore dans celles de « Psychométrie », le sujet disant le sens du message à transmettre et rarement pouvant dire ce message textuellement.

Le premier sujet d'expérience s'étant montré fatigué, ROMAINS eut, par la suite, recours à cinq personnes prises au hasard. Toutes se montrèrent capables de vision paroptique.

Au cours de ses expériences ultérieures, notre auteur crut pouvoir noter que : « Si entre la surface de l'objet visible et la surface du corps du sujet, on ne peut mener aucune droite qui ne soit coupée par un plan pleinement opaque, ou par un écran translucide sans aucune transparence, il n'y a pas perception paroptique.

De plus la perception paroptique serait d'autant meilleure que l'intensité lumineuse serait plus forte, et aucune perception n'aurait lieu dans l'obscurité.

Malheureusement, nous trouvons un peu trop souvent sous la plume de ROMAINS des phrases telles que celles-ci : « Comme il fallait s'y attendre... » ou encore : « Tout se passe comme l'hypothèse l'annonce ». Il semble que l'on veuille vérifier à tout prix une théorie.

En fait d'hypothèse, on a recours à des suppositions bien aventureuses pour expliquer ce fait que les couleurs sont vues même si un écran est interposé, ROMAINS a recours en effet à l'explication par une réflexion sur les particules de l'air...

Un autre problème se pose : toutes les régions de la peau sont-elles capables de vision ? Oui répond Jules ROMAINS et cette vision est d'autant meilleure que la surface de la peau est plus grande.

« Par exemple les mains nues, les manches relevées, le front dégagé, le sujet lit avec aisance et une rapidité normale une page de roman, un article de journal imprimé en caractères de taille courante. »

Mais ROMAINS a soin d'ajouter qu'il s'agit là d'un

sujet éduqué. Pour ceux qui le sont moins, des erreurs peuvent se produire, ainsi 492 sera lu successivement 249 et 924. Nous aurons plus loin à revenir sur ce fait qui est assez important, car il est comparable à la prise fragmentaire de la réalité telle que la réalisent les « psychomètres ».

Un autre caractère qu'il y a lieu de noter au passage et que nous retiendrons en vue de la discussion des idées de ROMAINS est la constatation suivante que lui-même signale page 45 de son ouvrage.

« Au milieu d'une page, le sujet voit une ligne, un mot, parfois une lettre. Il passe lentement d'une découverte à une autre, il tâtonne au hasard. On a l'impression qu'il projette sur les choses un rond de clarté étroit et qu'il a beaucoup de peine à synthétiser les trouvailles successives. D'autres mots en caractères gras auraient dû être perçus tout d'abord, mais un tel choix exigerait une perception simultanée préalable de la page... Il y a au contraire perception successive. »

Nous verrons plus loin, à propos des expériences de contrôle en Sorbonne, que ces constatations sont tout à fait en accord avec une vision sous le bandeau. Mais n'anticipons pas.

Chose très surprenante, le pouvoir séparateur de la vision paroptique n'est que dix fois plus faible que celui de la vision oculaire ($1/300$ au lieu de $1/3000$). Ainsi donc, notre œil avec ses milliers de cônes et de bâtonnets n'aurait un pouvoir séparateur qu'à peine supérieur à celui de la peau.

On le voit, la réalité de la vision paroptique ne fait, pour ROMAINS aucun doute : « S'il y a lecture successive de trois nombres, de trois chiffres, la probabilité de rencontre fortuite n'est que de un contre un milliard. Beaucoup de vérités scientifiques offrent moins de garanties ».

Reste le problème du mécanisme de la vision extrarétinienne. Nous l'allons maintenant envisager.

Après avoir éliminé la réduction aux faits connus, et l'explication par le surnaturel, notre auteur ne veut retenir qu'une seule solution : c'est celle d'une vision par la peau, celle de la vision ocellaire. Pour lui, les organites de la vision ne sauraient être situés dans le tégument, car au delà ne peut pénétrer qu'une luminosité confuse. Bien entendu, l'étude de la peau étant histologiquement très poussée, il ne saurait être question de découvrir des organites non encore décrits.

Il s'agit plutôt d'assigner une fonction nouvelle à des formations auxquelles on avait assigné auparavant un tout autre rôle physiologique. Ces organites sont, pour Jules ROMAINS, les expansions hédériformes ou ménisques de Ranvier. On attribue généralement à ces ménisques un rôle dans la perception des sensations délicates ou encore dans la perception du frôlement.

Nous n'insisterons pas ici sur cette explication, qui, on le verra plus loin nous paraît inadmissible.

Mais un « sujet » peut être un simulateur, et il est parfois difficile de se mettre à l'abri de la fraude. D'autre part, ce « sujet » peut être mal apte pour

analyser les sensations qu'il ressent. D'où l'intérêt d'une expérimentation par soi-même. La personnalité du chercheur devient une garantie de l'originalité de la découverte.

C'est ce qui fait l'intérêt des recherches subjectives faites par Jules ROMAINS sur lui-même.

Notre auteur voulut se rendre compte si l'état delta était nécessaire à la mise en activité de la vision paroptique et pour cela, il concentra seulement son attention sur le désir de voir et se plaça dans le calme, un bandeau sur les yeux.

Voici les résultats de ces expériences.

« Une dizaine de séances réparties sur un mois environ et dont aucune n'atteignit une heure de durée se passèrent sans que le plus faible degré de vision se manifesta (p. 77, *loc. cit.*). »

D'autres essais ultérieurs furent plus heureux...
« J'entrevis avec une objectivité suffisante les objets suivants, etc... »

A la suite de progrès lents et pénibles, nous allons voir quel fut le résultat de cette éducation paroptique.

Ce n'est pas ici le lieu de traiter longuement le sujet de la vision paroptique, mais bien seulement de dire quels en sont les caractères essentiels, afin d'être en mesure de mieux aborder la discussion de la mémorable séance en sorbonne.

Il nous faut donc passer sous silence des faits fort curieux tels que ceux de la vision sternale à laquelle ROMAINS attache tant d'importance.

Disons seulement que le côté « démonstration » a moins intéressé ROMAINS que l'analyse des différentes sensations subjectives du clairvoyant.

Un fait paraît bizarre et mérite d'être noté : le papier, le carton, perdent, pour la vision extra-rétinienne subjective, leur opacité et ne masquent point les objets situés derrière eux.

Voilà des conclusions différentes de celles que nous avons vu après les expériences objectives. Nous verrons plus loin l'extrême importance de ces conclusions.

D'autres détails méritent eux aussi d'être notés, tel celui-ci que la vision paroptique s'exerce aussi bien la nuit qu'en pleine lumière (p. 91).

Quant à la lumière artificielle, elle n'est d'aucun secours, tandis que c'est le contraire qui avait lieu dans la première série d'observations objectives.

L'auteur est muet sur les exercices de lecture. Sans doute est-ce parce que celle-ci s'est révélée impossible. Le pouvoir séparateur étant, aux dires de Jules ROMAINS, beaucoup moins grand dans l'état normal, qu'à l'état somnambulique.

Le plus sûr moyen d'exclure la tromperie est de s'adresser à des aveugles et de faire avec eux des expériences de vision paroptique. C'est ce qu'a pensé Jules ROMAINS. De plus le côté utilitaire de ces tentatives lui est apparu et il a cru : « les douer d'une vision qui, une fois éduquée, se montrerait à peine inférieure à la vision normale dans beaucoup de ses emplois » (p. 98).

Il faut bien dire que notre auteur se montre plein de réticences sur les résultats obtenus. Ce que nous savons d'eux nous est appris sans aucun détail par cette simple phrase : « Les caractères de la vision paroptique des aveugles, semblent les mêmes que chez les gens normaux. »

Dans un article ultérieur paru à la *Nouvelle Revue Française*, en 1923, ROMAINS dira avec un peu plus de détails les résultats (lecture de quelques lettres) qu'il obtint dès 1918 sur deux aveugles de guerre. Disons que ces résultats sont loin d'atteindre à la précision de ceux que nous avons vu être habituels chez les clairvoyants.

Bien que chronologiquement, il faudrait citer cet ouvrage après avoir relaté le conflit en sorbonne, nous dirons dès maintenant quelques mots d'un livre paru en 1926 dans la collection « Les Documents Bleus » sous le titre : Une Education Paroptique, la découverte du monde visuel par une aveugle, et dans lequel son auteur, René MAUBLANC relate les expériences poursuivies sur une aveugle américaine, Mme Heyn.

Nous aurons ainsi un complément d'information sur ce que nous n'avions trouvé qu'exquissé dans l'ouvrage de Jules ROMAINS.

Mme Heyn était un sujet d'étude extrêmement intéressant. Ayant perdu la vue à l'âge d'un an, elle peut être considérée comme une aveugle de naissance. Ses globes oculaires présentent une telle atrophie qu'elle fait usage d'yeux artificiels.

Très cultivée, parlant sept langues, elle était un sujet d'élite pour l'étude de la vision paroptique, chez les aveugles. Mieux que tout autre elle était capable d'analyser ses sensations.

On pourrait toutefois regretter que la lecture du livre de Jules ROMAINS n'ait quelque peu influencé Mme Heyn même à son insu, et lui ait empêché de conserver la fraîcheur de ses impressions.

Voyons donc quels furent les résultats obtenus :

Dès la troisième séance, Mme Heyn put distinguer vaguement les contours d'un canif ouvert et déclarer que la lame se trouvait du côté droit.

Peu à peu, elle put reconnaître les couleurs, voir quelques silhouettes de personnes l'entourant. Les exercices de lecture se montrèrent au début très ardu, peut-être du fait que Mme Heyn, aveugle de naissance n'avait jamais su lire.

Différents progrès notables se produisirent. Mme Heyn en arriva à voir son propre visage dans une glace, de plus son champ visuel limité au début à 50 centimètres environ, alla s'allongeant jusqu'à l'infini. Néanmoins les progrès furent très lents et sur 82 expériences faites en cinq séances, on note 30 % d'erreurs dans la simple perception des couleurs ! C'est d'ailleurs à cette proportion d'échecs que se maintiendra la vision de Mme Heyn lors des exercices ultérieurs.

Somme toute, l'impression que nous avons de l'éducation paroptique de Mme Heyn, est assez décevante. Les résultats apparaissent bien différents de ceux que

laissait entrevoir la lecture du travail de Jules ROMAINS. Cela est si vrai que, à certains endroits du livre de MAUBLANC, on en arrive à se demander si la vision paroptique existe réellement. Néanmoins, si l'on tourne la page, on arrive à une conclusion opposée. On a l'impression d'être en face d'un phénomène capricieux dont l'existence, bien que hors de doute, n'est pas établie scientifiquement, puisque ce phénomène n'est pas reproductible à volonté.

Après un an d'éducation paroptique, les résultats — s'ils sont bons — ne sont pas tels qu'ils puissent aboutir à des changements de comportement dans la vie quotidienne de Mme Heyn. Nous lui laissons la parole (p. 192) : « J'ai pu, il y a quelques jours, déchiffrer un mot toute seule : cela m'a pris un temps infini et j'étais aussi fatiguée qu'après une journée de travail. J'y suis arrivée pourtant et j'avais tout à fait la même impression que le petit enfant qui lit son premier mot. Sans doute on ne peut dire qu'un tel genre de lecture soit pratique, la découverte n'en est pas moins intéressante et nul ne peut dire ce que l'analyse ou une éducation plus complète en tireront. »

Tels sont les faits extraordinaires que l'on nous rapporte. Il faudrait également parler du cas des nièces de M. SIMOUNIN qui poursuit ses travaux simultanément avec Jules ROMAINS, bien que ces deux auteurs se soient ignorés mutuellement. Mais un tel examen sortirait du cadre de notre étude.

Il nous faut donc examiner maintenant dans quelle mesure sont justes les conceptions de l'auteur de

Knock sur la vision paroptique pour voir dans le chapitre suivant si le ressentiment dont on trouve un écho dans Knock est oui ou non justifié.

Il nous paraît qu'il faut distinguer deux choses dans les travaux de Louis FARIGOULE, la théorie ocellaire et le fait même d'une vision sans les yeux. Disons tout de suite qu'autant la théorie ocellaire nous paraît injustifiée, autant l'étude de ce que le grand RICHEL appelait le sixième sens paraît au contraire en faveur de facultés humaines mal connues et par conséquent de la vision paroptique.

Mais il nous faut entrer dans le détail.

La théorie ocellaire nous paraît insoutenable et voici quelques-uns des faits, qui, croyons-nous, ne sont pas compatibles avec elle.

Une chose tout d'abord est étonnante, c'est que d'aussi petits organes que les corpuscules de Ranvier puissent avoir des sensations lumineuses assez précises pour permettre la lecture d'un livre.

La difficulté n'a pas échappé à Jules ROMAINS, et il s'en est tiré en disant que le très grand nombre des corpuscules de Ranvier complète la qualité des renseignements que chacun d'eux apporte : « Cent mauvaises photographies donneront par synthèse autant de détails qu'une bonne photographie. »

Cela nous semble logiquement insoutenable.

Prenons dix mille un nombre infini de photographies très floues, d'un paysage sur lequel on distingue seulement le ciel de la terre et une masse allongée au premier plan.

Eh bien, la réunion de tous ces documents ne permettra jamais de reconstituer une épreuve nette, jamais on ne pourra ainsi apprécier la grâce du sourire de la jeune fille, pourtant bien visible sur une épreuve réussie. 100.000 imbéciles ne font pas un génie, pas plus que la synthèse de tous les singes anthropoïdes du globe n'équivaudra jamais un seul homme.

Que l'on mette ensemble mille aveugles distinguant tout juste le jour de la nuit, jamais ils n'arriveront en additionnant leurs sensations à lire une lettre de un mètre de haut placée à 20 mètres. Or, Mme Heyn pouvait distinguer un bateau, au loin, sur la mer.

Il y a plus, Mme Heyn (p. 85) lisait les titres écrits en lettre minuscules, et René MAUBLANC note : « Je constate que les petits caractères ne sont pas plus difficiles à lire que les gros. »

Il y a plus encore. Si l'on s'en réfère aux expériences subjectives de Jules ROMAINS on remarque, on l'a vu, que le papier ou le carton n'empêchent pas le passage des rayons lumineux. De plus, la vision est aussi bonne le jour que la nuit. Voilà des constatations bien curieuses si l'on affirme que c'est bien la lumière (au sens habituel de ce mot) qui est l'agent de la vision paroptique.

Nous préférons de beaucoup le témoignage de Jules ROMAINS dont la bonne foi nous paraît évidente, à celui de ses sujets. On sait en effet combien il est difficile d'empêcher toute vision à l'aide d'un bandeau et l'étude du conflit en Sorbonne, au chapitre suivant, ne fera que nous confirmer dans cette impression.

Mais nous ne croyons pas que tout dans ce domaine soit mystification ou fraude. D'ailleurs tous ceux qui se sont sincèrement préoccupés de la question en sont venus, avec BERGSON à reconnaître la possibilité d'une vision sans les organes.

Si l'on prend l'exemple d'un OSSOWIETKY qui peut déchiffrer des documents enfermés dans un tube de plomb ou sous une triple enveloppe, on en arrive à avoir son septicisme un peu ébranlé. D'ailleurs les esprits les plus septiques avouent être convaincus. Si nous citons l'exemple d'un Paul HEUZÉ, le fameux auteur de « Fumistes, Fakirs et Cie » qui croit en la véracité de certains phénomènes de clairvoyance, c'est parce que cet auteur est généralement assez connu et parce que son exemple nous vient à l'esprit entre cent autres.

Citons encore le grand RICHEL qui dans « La Grande Espérance » (p. 151), s'exprime ainsi au sujet d'OSSOWIETKY :

« OSSOWIETKY n'est pas un médium professionnel, c'est un gentilhomme polonais, un ingénieur qui ne fait d'expériences qu'à son corps défendant. Quoique sa bonne foi soit hors de toute suspicion, nous n'avons jamais négligé — et je lui en demande humblement pardon — d'expérimenter avec lui comme s'il était un perfide et accompli prestidigitateur. Nous avons donc pris toutes les précautions pour déjouer une invraisemblable fraude... » et RICHEL de citer des exemples qui paraissent probants et dans lesquels

OSSOWIETKY semble bien prendre connaissance de la réalité par des voies autres que celles des sens.

Ce n'est assurément pas le lieu de traiter ici la question de la prise de connaissance de la réalité par les voies paranormales.

Disons qu'une étude longue et approfondie de ce problème nous permet, croyons-nous, de nous garder du septicisme et de la négation en bloc de tous les faits de ce genre.

Sans doute, la fraude est fréquente, très fréquente, mais elle n'explique pas tout. Certains caractères de la prise de connaissance para-normale de la réalité, se retrouvent avec une telle constance par des expérimentateurs différents, ignorant leurs travaux réciproques, que le doute n'est pas permis sur l'existence de ces phénomènes. Témoin cette prise *fragmentaire* de la réalité bien mise en évidence par WARCOLLIER et dont on retrouve des exemples à chaque page du livre de FARIGOULE-ROMAINS.

Seulement, il s'agit là de faits essentiellement capricieux, fugaces qui défient toute démonstration en public dans l'espace d'une heure. Ce n'est pas pour avoir vu, un jour MUSSET à la terrasse d'un café, que l'on peut savoir qu'il est un génie capable d'écrire les immortelles Nuits.

La vision paroptique, la prise de connaissance paranormale du réel, se produisent avec aussi peu de constance que l'éclosion d'un poème sublime.

Réunir des gens en face d'un inventeur pour qu'ils puissent assister à l'éclosion d'une idée nouvelle serait

supérieurement ridicule. Il en est de même, croyons-nous, pour la démonstration « scientifique » des facultés humaines mal connues.

Il est vrai que pour l'auteur de Knock, le phénomène qu'il croyait avoir découvert relevait de la physiologie la plus ordinaire, et par conséquent, pouvait être reproduit à coup sûr.

Mais l'étude de l'éducation paroptique d'une aveugle (Mme Heyn) montre combien est capricieuse cette vision sans les yeux, comment la moindre émotion suffit à l'empêcher. Si l'on veut toute notre pensée, nous irions jusqu'à dire qu'une trop grande réussite, qu'une trop grande facilité est la preuve de la fraude, à moins qu'on ne soit en face d'un sujet extraordinaire, d'une sorte de génie. Si bien que la réussite à coup sur des sujets avec lesquels ROMAINS expérimentait, nous fait craindre que la vision paroptique n'entre que pour une bien faible part dans ces expériences.

De plus, ces considérations sur la prise de connaissance de la réalité montrent que l'explication des ocelles ne peut résister à la critique.

Les ocelles ne permettront jamais de voir au travers d'un tube de plomb comme OSSOWIETKY le fait. Qui peut le plus peut le moins, et il faut que ce qui explique ceci rende compte aussi de cela. Non, la « vision paroptique », tout comme la rhabdomancie existent bien qu'on ne sache pas par quel mécanisme on peut les expliquer. Reconnaissons notre ignorance.

Ces réflexions montrent combien ROMAINS a commis

une erreur de psychologie en voulant démontrer l'existence de la vision paroptique devant une réunion de savants et combien est injustifiée la rancœur qu'il éprouva après sa condamnation.

Ne nous en plaignons pas, puisque, croyons-nous nous lui devons Knock.

LA CONDAMNATION EN SORBONNE

Nous avons parlé d'une condamnation en Sorbonne. C'est maintenant le lieu de revenir sur ce sujet. Tous ceux qui eurent le loisir d'assister à des séances de vision paroptique, séances organisées par Jules ROMAINS, ne furent pas convaincus de la non-existence du phénomène. Ces séances positives (ou à tort considérées comme telles) ne nous intéressent pas pour l'objet qui nous préoccupe. Nous nous occuperons uniquement de celles qui n'eurent pas de résultats et qui, partant, furent cause de la rancœur de Jules ROMAINS. Laissons-lui d'ailleurs la parole (*Mercur de France*, I, VII, 1931, p. 245) :

« C'est tromper le public que de lui laisser croire que mes travaux sur la vision extra-rétinienne furent condamnés par la science officielle. L'événement aurait pu se produire, la science officielle ayant déjà commis d'autres erreurs.

Mais en fait, sur la cinquantaine de savants qui ont été à même de contrôler mes expériences, la grande majorité s'est déclarée convaincue de la réalité des phénomènes... et l'a manifestée en signant les procès-verbaux précis et formels des séances de contrôle...

Quant à la minorité de savants qui s'est prononcée

contre moi, elle n'a pu le faire qu'en s'appuyant sur deux séances de contrôle parmi la vingtaine qui furent instituées.

De ces séances, l'une fut simplement sans résultat. Pour l'autre qui eut lieu en Sorbonne, elle fut en réalité positive et donna dans la première partie des résultats satisfaisants. »

Prenons le stylo des mains de Jules ROMAINS et laissons aux savants qui ont nom L. LAPIQUE, RABAUD, DELACROIX, PIÉRON, Georges DUMAS, I. MEYERSON, le soin de nous raconter cette séance fameuse.

C'est à M. PIÉRON que nous avons passé la plume pour nous faire le récit que nous attendons. Le compte rendu est daté du 10 décembre 1920, le jour même de la réunion. Nous le lisons dans la *Nouvelle Revue Française*, en 1923, p. 721.

« Le vendredi 10 décembre 1920, dans l'après-midi M. FARIGOULE accompagné de M. G. DUHAMEL a conduit au laboratoire de Psychologie appliquée de la Sorbonne Mme X., qui, nous dit-il a été l'objet de trois séances d'apprentissage préalable, deux en 1918, une le matin même. Il a apporté un bandeau préparé et des chiffres en deux grandeurs. Mme X... est mise en état appelé delta, par M. FARIGOULE, et qu'on peut qualifier d'hypnoïde, avec apparence de somnolence. Ses yeux sont bandés.

Après quelques essais, les expériences sont entreprises en présence de MM. DELACROIX, DUMAS, LAPIQUE, MEYERSON, PIÉRON, RABAUD et de quatre dames, la

plupart des assistants restant dans une salle à côté de la pièce d'expériences.

« M. DUMAS tient un écran sous la tête du sujet, restant seul avec lui dans le cabinet d'expériences, dont la porte reste ouverte.

« Sous le verre d'un châssis photographique est placé un carton portant une lettre (H) et un chiffre (3) de 25 mm. de hauteur. Le carton est préparé par M. PIÉRON, à l'insu des autres assistants. Le sujet manie le châssis, le colle contre sa poitrine, l'explore avec les mains, recule la tête. Manœuvres très prolongées. Enfin, après avoir fait un mouvement de tête qui lui a permis d'échapper à l'écran, comme le fait remarquer M. DUMAS, le sujet lit un huit. Il n'arrive pas à lire davantage.

« Une nouvelle expérience est faite, sous les mêmes conditions, après que M. LAPIQUE a fait placer des tampons d'ouate sous les bandeaux.

« Deux chiffres 5 sont juxtaposés sous le verre du châssis. M. DUMAS tient l'écran sous la tête. Le sujet lit un.

« Après une période de repos, l'écran étant considéré comme trop gênant pour le sujet, on le supprime, et un dernier essai est fait en présence des divers observateurs groupés près du sujet.

« Sous le verre du châssis, sont placées les deux lettres L. et A. (de 25 mm. de haut) tracées par M. PIÉRON, à l'insu des autres personnes. Le châssis est donné au sujet (toujours de la même manière recouvert d'un écran qu'on enlève quand le sujet le prend.

avec indication de haut et de bas). Mêmes manœuvres prolongées. Le sujet déclare : « Ce sont des lettres ». Bientôt il lit L et répète longuement cette lettre puis il lit A et trace des mouvements qui esquissent la forme des lettres prononcées.

« Après le départ du sujet, utilisant le bandeau, placé de la même manière avec des tampons d'ouate sous les yeux, M. DUMAS arrive en tenant le châssis à lire un 6 sur deux chiffres (6 et 5) juxtaposés sous le verre.

« M. PIÉRON, avec le bandeau sans tampon d'ouate constata que, en l'absence d'écran tenant le châssis comme le sujet, il peut lire très facilement ce qu'on lui présente. Avec les tampons d'ouate, il arrive la lumière filtrant à travers eux, à distinguer avec quelque difficulté, un H et un 3. »

« Sans écran, les conditions d'expérience ne sont pas satisfaisantes. Suivent des considérations sur l'intensité de l'éclairage que nous ne croyons pas nécessaire de rapporter. »

Ce compte-rendu est signé par L. LAPIQUE, RABAUD, DELACROIX, Georges DUMAS, I. MEYERSON.

Ce document parut en 1923 dans les comptes rendus des séances de la *Société de Biologie*, t. LXXXVIII, N° 10. Il était suivi d'un commentaire de Louis LAPIQUE dont nous extrayons ces passages :

« Sur une prétendue vision extra-rétinienne.

Depuis quelque temps, il est question, dans la presse extra-scientifique d'une prétendue vision extra-rétinienne ou paroptique. Or, il y a deux ans, après avoir

assisté à une démonstration présentée par l'auteur de la découverte, ayant ensuite lu l'opuscule d'une centaine de pages où cet auteur venait d'exposer ses recherches, j'étais arrivé à concevoir clairement une interprétation fort simple des faits donnés comme extraordinaires ou nouveaux. Les circonstances actuelles me font un devoir de verser aux débats mon opinion motivée.

...Tout de suite une chose me frappa, M. FARIGOULE insistait sur l'opacité du bandeau qu'il allait placer sur les yeux de son sujet mais ne parlait nullement de la difficulté bien connue quand il s'agit de mettre la vue hors de cause ; entre le nez et la pommette, le visage européen présente un creux que le bord inférieur du bandeau franchit comme un pont, il reste sous ce bord un orifice inférieur assez large par où la lumière a accès sur l'œil, obliquement, de bas en haut, et d'avant en arrière. Or le sujet plaçait l'objet à reconnaître sur sa poitrine précisément dans la situation convenable pour l'apercevoir par l'orifice en question.

Un écran opaque interposé entre le menton et la poitrine gênait manifestement le sujet dans ses tentatives, si bien qu'il fallut renoncer à cet écran pour pouvoir continuer l'expérience. Je demandais et obtins sans difficulté la permission de mettre un peu de coton à gauche et à droite du nez pour obturer le creux dont je viens de parler, le sujet put, dans ces conditions reconnaître des lettres et des chiffres de grande

dimension sur une surface maniée devant lui sur sa poitrine.

Le sujet se retira alors et nous restâmes perplexes, quand G. DUMAS voulut faire l'expérience sur lui-même. On lui mit un bandeau, j'ajoutai du coton et après un certain nombre de tentatives, ayant imité les gestes du sujet précédent, G. DUMAS dit d'une voix calme : « Je vois, je vois un chiffre et il désigna exactement l'un des chiffres pris comme objet. »

On retire le bandeau et à G. DUMAS qui nous explique : « sous le bandeau vers le bas à travers le coton comme à travers un brouillard, on voit avec ses yeux ». Chacun de nous essaye et reconnaît que sans coton, avec le bandeau, on voit de la vision ordinaire une petite zone devant la poitrine, avec le coton, on ne voit parfois que la blancheur de ce coton, d'autres fois, à travers cette plancheur, par une série de tout petits trous, on aperçoit quelques points de la même zone suffisamment pour que des mouvements convenables de la tête ou de l'objet permettent de reconnaître les formes.

Je ne me souviens pas que M. FARIGOULE ait dit quoi que ce soit, je me souviens fort bien de son expression de visage, je l'interprétais, nous l'interprétâmes tous comme celle d'un homme qui vient de découvrir une vérité désagréable. Nous avions eu dans tout ce qui précédait, l'impression d'une entière bonne foi, nous crûmes que c'en était fini de la vision extra-rétinienne et nous jugeâmes que dresser un procès-verbal serait une inutile cruauté.

Rentré chez moi, je lus le mémoire de M. FARIGOULE sur la vision extra-rétinienne. On y trouve tout du long, qu'il s'agisse d'expériences sur divers sujets, ou d'expériences sur lui-même, des *faits de laboratoire* suivant sa propre expression confirmatifs de la conclusion de notre séance. »

Suivent diverses citations de l'ouvrage de Jules ROMAINS où il semble bien que les faits constatés par l'auteur de Knock puissent recevoir l'interprétation donnée par M. PIÉRON. Nous ne citerons pas ces textes car des phrases dépourvues de leur contexte peuvent signifier ce que l'on désire.

Quoiqu'il en soit, ces citations autorisent M. PIÉRON à conclure ainsi :

En résumé, les expériences tendant à prouver une vision extra-rétinienne, un sens paroptique de la peau telles qu'elles ont été publiées et démontrées en 1920 par M. FARIGOULE s'expliquent par une vision oculaire sous le bandeau entre le nez et la joue.

La publication et la démonstration ont manifestement été faites avec une entière bonne foi, et avec une objectivité qui précisément permet la critique expérimentale.

Ce document venait en réponse à un article paru en février 1923 dans la « Nouvelle Revue Française », et où ROMAINS parlait du « Guet Apens » de la Sorbonne, et dont nous extrayons ces passages :

« Cette première réaction de l'opinion nous amène en octobre 1920. C'est alors que s'organise le guet-apens

de la Sorbonne dont je donnerai quelque jour une relation détaillée.

« Qu'il suffise au public, pour le moment de savoir que j'eus fin novembre la naïveté d'accepter un jeudi soir d'organiser pour le lendemain vendredi à 2 heures, une séance de contrôle à la Sorbonne, bien que mes appareils et mes sujets éduqués fussent alors à mille kilomètres de là ; que sur mon observation qu'il m'était impossible d'éduquer un sujet pour le lendemain à 2 heures l'instigateur de ce coup me répondit avec le meilleur sourire : « Mais il est bien entendu
« que si vous ne pouvez rien nous montrer demain,
« nous n'en concluons rien contre votre travail ; et
« que si au contraire vous nous montrez la moindre
« des choses, le plus petit bout de quelque chose,
« nous le crierons sur les toits. »

« Le lendemain, j'avais réussi à joindre une personne qui, plus de deux ans auparavant, s'était prêtée à deux essais préalables d'éducation paroptique d'une demi-heure chacun ; à la persuader de me prêter son concours pour la séance de l'après-midi, ne fut-ce que pour montrer à des spécialistes, ou prétendus tels, comment l'expérimentation paroptique s'instituait.

« L'après-midi, j'eus la chance — incroyable quand j'y pense — d'obtenir plusieurs faits de perception paroptique sommaires, mais décisifs. Mes adversaires — c'en étaient — parurent fort décontenancées. Mais, comme au début de la séance, je n'avais escompté aucun résultat concluant, comme il s'agissait dans mon esprit d'une simple prise de contact avec des

confrères, et qu'en outre je ne soupçonnais aucune machination, j'omis d'exiger que deux rédacteurs dressassent, après expérience, un procès-verbal des faits constatés.

« Aussi quand deux heures plus tard mon sujet fut reparti, le professeur G. D., de la Sorbonne, put-il organiser, aidé de certaines complaisances, une parodie des expériences qui venaient d'avoir lieu, parodie si grotesque que je n'y répondis que par un haussement d'épaules. Je tentais néanmoins de susciter une marque d'indignation de la part des autres assistants, vis-à-vis de tels procédés.

« ...MM. les Professeurs déclarèrent qu'ils ne se rappelaient plus assez nettement...

« Dès le lendemain, le professeur G. D. commençait à répandre dans tous les milieux où il a accès — ils sont nombreux — qu'on m'avait convaincu de supercherie, que je m'étais effondré et que dans mon désarroi, j'avais parlé de « mettre mon livre au pilon ».

« Chose remarquable, mais humaine, le professeur G. D. est tenu par tous ses collègues et confrères comme un esprit léger qui s'est fait une belle carrière. Il n'aurait pas l'autorité morale pour imposer une vérité, mais il n'est pas besoin d'autorité pour répandre un mensonge.

« De toutes les calomnies inventables pour « couler » une découverte de cette nature, G. D. avait inventé la plus perfide. Supercherie, mystification. Qui, après cela en France ne se mouille pas de sueur à l'idée d'être mystifié ?

« Bref, je me contente de marquer aujourd'hui le Professeur G. D. Il ne sera châtié qu'un peu plus tard. Mais il le sera... G. D. a commis et avec préméditation un « crime scientifique ». Il l'a commis non une fois mais un grand nombre de fois, répétant sa calomnie pendant deux années...

« Sans la moindre rhétorique, je crois qu'il serait plus grave, d'un plus mauvais exemple, d'absoudre un crime de cette qualité que d'absoudre un « crime de droit commun ».

ROMAINS à son tour répondait dans les comptes rendus de la *Société de Biologie*, séance du 21 avril 1923, pp. 999 à 1002.

Dans cet article, l'auteur ne versait aux débats aucun élément nouveau, il opposait au compte rendu de M. PIÉRON les procès-verbaux réguliers signés par tous les témoins des expériences récentes.

Il y soulignait la faiblesse (?) de l'explication présentée par M. LAPIQUE et affirmait que les faits étant désormais acquis une discussion utile ne pouvait plus porter que sur les conditions physiologiques du phénomène.

De tout ceci ressort une impression de confusion. C'est toujours ainsi en pareil cas. Non, de la discussion ne naît point la lumière ni la vérité, belles choses sereines qui fuient le tumulte des débats passionnés.

Cela est si vrai qu'il est bien difficile de former une opinion sur la vision paroptique uniquement d'après les comptes rendus que nous avons cités.

Et puis que nous importe-t-il de savoir dans quelle

mesure la vision paroptique intervint lors de la mémorable séance du 10 décembre 1920 ? Ce qu'il importe de retenir, c'est qu'elle fut pénible pour Jules ROMAINS. Coup sur coup, en Janvier, en Avril 1923, venaient les essais de justification que l'on a vus. En décembre paraissait Knock.

Depuis ce temps, aucun travail important n'a paru sur cette question et Jules ROMAINS a délaissé sa découverte pour se livrer entièrement à son œuvre littéraire. Est-il bien assuré qu'il faille le regretter ?

CONCLUSIONS

Il nous faut maintenant conclure.

Ainsi, nous croyons qu'une déconvenue a été à l'origine d'un ressentiment dont Knock est l'expression méconnaissable assurément. Cette déconvenue est-elle méritée, ou autrement dit, la vision extra-rétinienne existe-t-elle ? La séance en Sorbonne ne permet pas de conclure à cet égard. Ce que nous avons dit sur ce que RICHET appelait « notre sixième sens » permet de croire, que dans ce domaine tout n'est pas supercherie. Mais pour avoir une certitude absolue, sans doute de nouvelles expériences sont-elles nécessaires.

Pour les instituer, un double écueil est, semble-t-il, à éviter. Tout d'abord, il faut que l'expérimentateur évite toute hâte, il lui faut aussi ne pas émettre de théories fantaisistes pour expliquer un phénomène dûment constaté. Pour ce faire, il se munira d'un bagage scientifique, sérieux et d'une connaissance approfondie de la physiologie des faits qu'il expérimente.

Quant aux savants qui contrôlent, leur bonne foi est souvent beaucoup plus grande qu'on ne le dit communément, seulement ils sont tellement habitués aux élucubrations des soi-disant inventeurs qu'il faut leur pardonner leur septicisme parfois trop grand.

D'ailleurs, ce septicisme est peu à peu en train de faire place à une plus large compréhension des phénomènes de la vie. Ne voyons-nous pas CARREL dans son livre sur « l'homme cet inconnu » affirmer à maintes reprises l'existence des phénomènes métapsychiques.

Nous n'en sommes plus au fol orgueil de jadis alors que nous croyons tout savoir ; le « Que say-je ? » de MONTAIGNE semble la conclusion de nos modernes savants.

Cette absence de certitude, nous la retrouvons dans cette étude. Sans doute, les heurts en Sorbonne ont eu leur part dans la genèse de Knock, mais leur importance est difficile à préciser. Comment pouvoir le faire quand ROMAINS, lui même avoue ne pas savoir dans quelle mesure les ressentiments des conflits de 1920 ont influé sur la création du « Triomphe de la médecine ».

Quelque soit son importance, nous croyons que cette mesure existe. Peut-être était-il intéressant de relever ce petit point d'histoire littéraire au sujet d'un livre que tout médecin moderne possède dans sa bibliothèque, à côté de ceux de MOLIERE.

Vu :

LE DOYEN,
ROUSSY.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

Jules ROMAINS. — Toutes les œuvres et plus spécialement :

Le Bourg régénéré, *N. R. F.*, 1930.

Mort de quelqu'un, Figuière, 1911.

Les Copains, *N. R. F.*, 1922.

Sur les quais de la Vilette, Figuière, 1914.

Donogoo-Tonka, *N. R. F.*, 1930.

Psyché (spécialement le 3^e volume : Quand le Navire...), *N. R. F.*, 1930.

Knock, *N. R. F.*, 1923.

La Scintillante.

M. Le Trouhadec.

La vision extra-rétinienne et le sens paroptique, *N. R. F.*, 1920.

La vision extra-rétinienne, *N. R. F.*, février 1923.

La vision extra-rétinienne, *Les Annales*, 24 juin 1923.

André CUISINIER. — Jules Romains et l'Unanimisme.

LEÏLA HEYN. — Une éducation paroptique, *Les documents bleus*, n° 26. (On trouvera dans cet ouvrage une bibliographie complète jusqu'en 1923 sur la vision paroptique ; elle renferme 57 titres, nous prions le lecteur de s'y reporter.)

A. CANTONNET. — Les aveugles peuvent-ils voir ? *Presse Médicale*, 8 déc. 1920.

H. BOUQUET. — La Science et le Mystère, *Monde Médical* du 15 août 1923.

Nouvelle Revue Française, 1^{er} avril 1923. — Compte rendu de la séance en Sorbonne.

Mercury de France, 1^{er} juillet 1931, p. 245, Lettre de Jules Romains.

Mercury de France, 15 juillet 1931, Réponse de Marcel Boll (La vision paroptique est une mystification).

La Revue de Paris, 15 juin 1923, Jean Labadié, La vision extra-rélinienne.

Charles RICHET. — *Traité de Métapsychique* (Alcan).

— . Notre sixième sens (Montaigne, édit.).

BOIRAC. — *La psychologie inconnue*.

WARCOLLIER. — *La télépathie* (Alcan).

A. CARREL. — « L'Homme, cet inconnu » (Plon).

BERGSON. — *Le rire* (Alcan).

TABLE DES MATIERES

Introduction	1
En lisant Knock	5
En méditant sur Knock	15
Jules Romains et la vision paroptique	25
La condamnation en Sorbonne	43
Conclusions	55
Bibliographie	57



IMPRIMERIE SPÉCIALE
DE
MM. VIGOT Frères





